

Les Noirs et le jazz au Québec

Denys Lelièvre

Number 79, Fall 2004

Une histoire à découvrir! Les Noirs au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7191ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lelièvre, D. (2004). Les Noirs et le jazz au Québec. *Cap-aux-Diamants*, (79), 36–41.

LES NOIRS ET LE JAZZ AU QUÉBEC

PAR DENYS LELIÈVRE

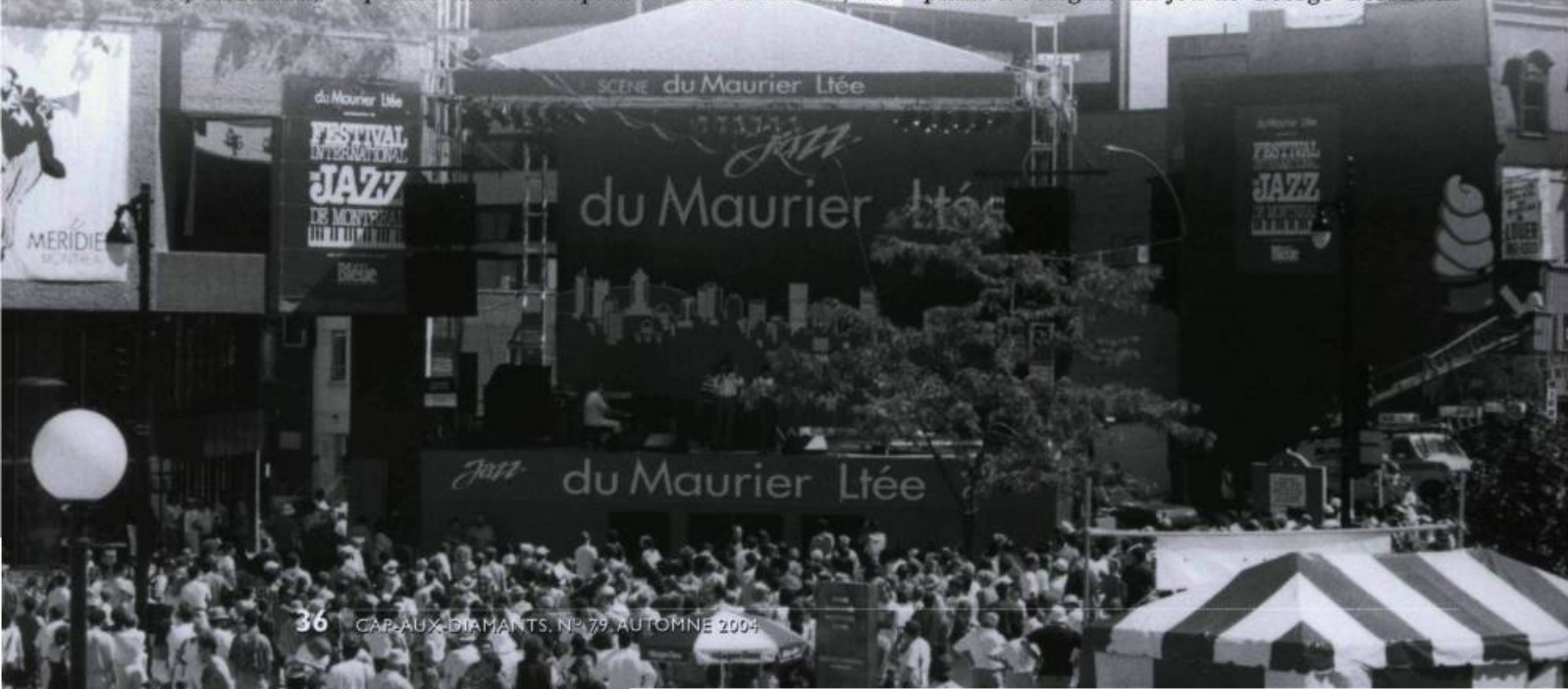
Au Québec aujourd'hui, le jazz, autant que la chanson populaire et le théâtre, a atteint un degré de maturité remarquable, une vitalité dont seul le manque de visibilité sur scène peut faire douter. Comme dans toutes les grandes villes d'Amérique du Nord, le développement de cette musique à Montréal n'aurait pu se faire sans l'apport déterminant des gens de race noire. Le jazz naît dans la métropole dans des conditions sociales et historiques précises, connaît ses heures de gloire, crée les instruments de sa diffusion et, profitant de l'ouverture du Québec aux différences communautés noires, débouche sur une musique populaire des plus effervescentes.

À MONTRÉAL

Dans le roman de Jacques Savoie, *Les Portes tournantes*, une jeune Acadienne, ayant découvert le plaisir subversif du ragtime à l'époque du cinéma muet, rompt avec une société fermée et s'enfuit à New York où elle aura une liaison avec un violoniste de couleur. Depuis quelques années déjà, conséquence de la loi répressive de Jim Crow, les

Noirs du sud des États-Unis opèrent une trajectoire inverse et émigrent vers le nord, dans les grandes cités industrielles comme Chicago, Detroit et New York. Au début des années 1930, la prohibition poussera plusieurs d'entre eux à venir s'établir à Montréal. *Jack Paradise*, récent film de Gilles Noël, décrit bien cette époque. Plusieurs des immigrants, attirés par une société où le racisme est beaucoup moins prononcé, débarquent à la gare Windsor et peuplent peu à peu le quartier Saint-Henri. Certains d'entre eux travaillent le jour comme porteurs de bagages et font du jazz la nuit. La communauté garde vivants les différents styles de la culture populaire afro-américaine: le spiritual, le blues, le ragtime. Le film de Noël s'ouvre sur les derniers souffles des années 1920 et met en scène un jeune Québécois francophone, Bob Langlois (qu'on qualifiera de *French Pea Soup*), fasciné par la frénésie musicale de Saint-Henri, quartier jugé comme un lieu de perdition. Ce qu'on peut entendre à ce moment-là dans les clubs, c'est du «Nouvelle-Orléans» ou du «stride», le style de piano à l'origine du jeu de George Gershwin

■ Festival international de jazz de Montréal. Photographies Michel Bazinet. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).

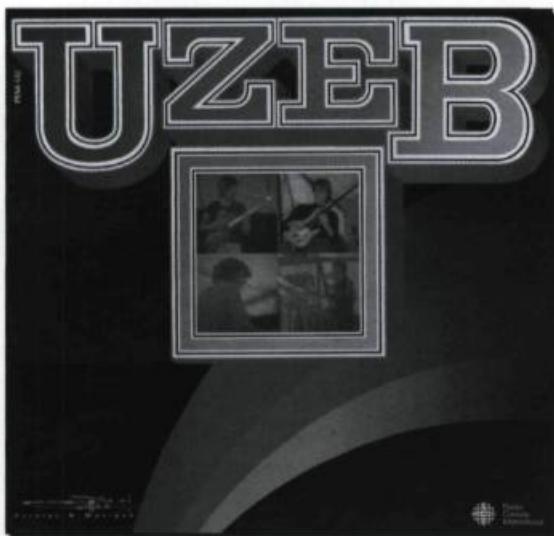


et de Duke Ellington. Au moment de la rencontre entre le personnage inspiré de la vie de Langlois, Jack Paradise, et d'un personnage de fiction, la chanteuse Curley Brown, au Terminal, on joue du swing.

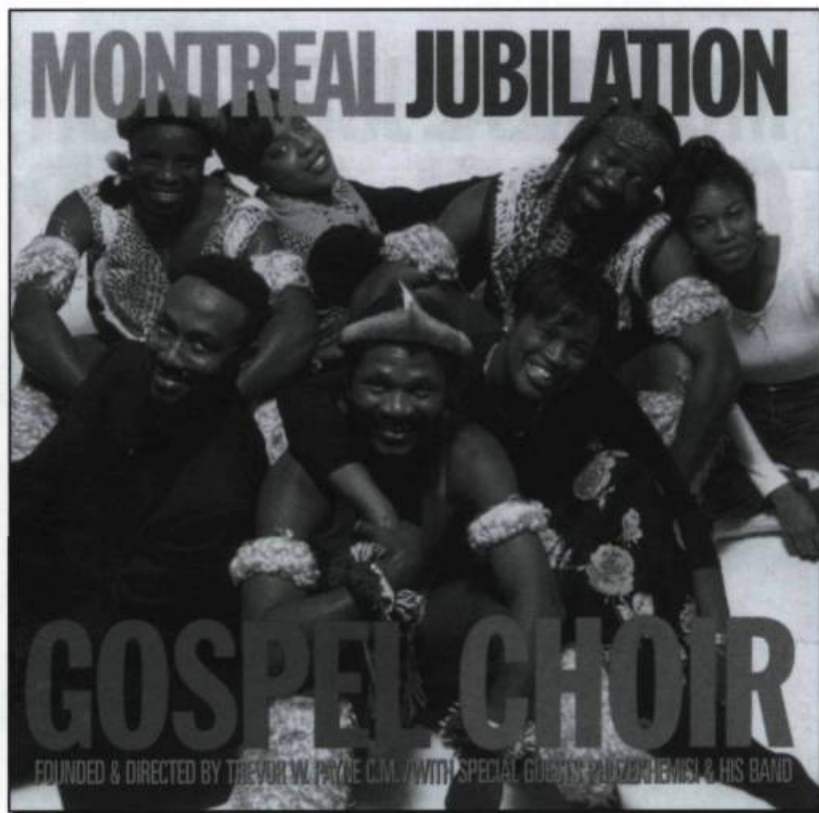
Le Cotton Club de Harlem exerce une grande fascination sur les jeunes Montréalais. Copiant les «Harlem Nights», les gens du milieu créeront les «Nuits de Montréal». Les jeunes chanteuses voueront un culte immense à Billie Holiday et à Ella Fitzgerald. Les jeunes pianistes reprendront le phrasé et la cadence rythmique de Count Basie et de Teddy Wilson. Malgré sa pauvreté sur le plan économique, le quartier de Saint-Henri ne tardera pas à donner au jazz québécois ses premières figures emblématiques, des musiciens qui contribueront à créer un véritable âge d'or.

UNE ÉTAPE IMPORTANTE

La période qui va de la fin des années 1940 au début des années 1960 constitue une grande étape de l'histoire du jazz au Québec, et pour certains la plus riche. Les années d'après-guerre voient l'émergence du pianiste de génie Oscar Peterson dont le talent permet de le ranger aux côtés de ses maîtres (James P. Johnson, Fats Waller et Art Tatum), véritable icône non seulement du jazz canadien, mais de tout le jazz. La force de ses compositions, l'influence de son jeu et son rayonnement permettent de le classer parmi les plus grands musiciens de l'histoire du jazz. Dès le début des années 1950, le Casa Loma accueille tous les musiciens américains d'importance : Charlie Parker, Art Blakey, Miles Davis, Sonny Rollins, John Coltrane. À Québec, des concerts ont lieu à La Tour; le grand quintette de Miles Davis se présente au Baril d'huîtres, en 1957. Oscar Peterson



Uzeb Live in Brackwell, disque Radio-Canada international PEM-532. Paroles & Musique inc. (Coll. Philippe Allard).



aura ouvert les portes à de jeunes loups comme Paul Bley qui, au départ du maestro pour les États-Unis, le remplacera, dès l'âge de 14 ans, dans plusieurs endroits où il avait l'habitude de jouer.

Montreal Jubilation Gospel Choir, fondé et dirigé par Trevor W. Payne. (Archives de l'auteur).

Au début des années 1960, au moment où le jazz est étroitement associé aux revendications du peuple afro-américain, plusieurs intellectuels québécois manifestent un intérêt évident pour cette musique : les poètes Gilles Hénault, Paul-Marie Lapointe, Yves Préfontaine et Patrick Straram Le Bison Ravi, le romancier Hubert Aquin, le cinéaste Gilles Groulx (qui demande à John Coltrane une musique pour son film *Le Chat dans le sac*), l'essayiste et activiste Pierre Vallières avec *Nègres blancs d'Amérique*. Dans le film de Gilles Noël, *Jack Paradise*, à nouveau, l'invitation que le contrebassiste Michel Donato (le musicien de jazz québécois le plus exemplaire des 40 dernières années) lance à Bob Langlois est excessivement symbolique. Comme ce dernier, le jeune Donato, à la fin des années 1950, curieux, dirigera ses pas vers Saint-Henri. Enfin, cette période faste se poursuivra jusqu'à la fin des années 1960 pour s'éteindre peu à peu.

Des musiciens noirs majeurs occuperont alors une place très importante : le contrebassiste d'origine américaine Charlie Biddle, bien sûr, les guitaristes Nelson et Yvan Symonds, originaires de Halifax (émules des

Oliver Jones.
La Scena Musicale,
 juin 2004.
 (Coll. de
 Cap-aux-Diamants).



Jack Paradise, récent
 film de Gilles Noël,
 met en scène un jeune
 Québécois fasciné par
 la frénésie musicale de
 Saint-Henri, quartier
 considéré comme un lieu
 de perdition. Roy Dupuis
 joue le rôle de Bob
 Langlois. (*Séquences*,
 janvier-février 2004).



grands guitaristes de bop comme Charlie Christian), le saxophoniste baryton Sayid Abdul Al-Kabyr (ayant joué avec Charlie Parker) et le guitariste américain Sonny Greenwich qui fuit le service militaire (contribuant, à la fin des années 1960, à conférer à la guitare sa modernité au même titre qu'un Larry Coryell). Le pianiste Oliver Jones, comme Peterson enfant de Saint-Henri, apprenant les rudiments de l'instrument auprès de la sœur même de ce dernier, Daisy, demeure le plus célèbre. Outre les

actions du maire Jean Drapeau visant la fermeture de plusieurs clubs de jazz, c'est l'arrivée du rock et de la fusion qui portera, comme partout dans le monde, le plus dur coup à cette musique. Si la musique noire a pu demeurer présente à Montréal et semer des graines pour les années à venir, c'est grâce à l'existence de petites boîtes et à la mise sur pied de certains festivals.

Au moment où les grands musiciens de hard-bop avaient la vie dure, des musiciens très créatifs de chez nous comme le contrebassiste Michel Donato et le batteur Claude Ranger déménageaient à Toronto. Certains propriétaires de clubs ou promoteurs d'événements ont permis au public québécois de rester informés sur la mouvance des musiques noires tant d'Afrique que d'Amérique. À la fin des années 1960, le New Penelope de la rue Sherbrooke présentait un groupe-phare de la musique de blues, le Paul Butterfield Blues Band. Le Rising Sun présentait autant le blues de Muddy Waters que le jazz en transition du fameux Miles Davis. En 1972, le célèbre Esquire Show Bar, après plusieurs décennies d'activité, terminait l'année en présentant les musiques modernes de Pharoah Sanders, Leon Thomas et Herbie Hancock. Le In Concert de la rue Le Royer, dans le Vieux-Port de Montréal, prend la relève pendant quelques années. Mais c'est surtout le Rising Sun (ou Soleil levant), animé par un personnage aussi coloré que déterminé, Roué Doudou Boïcel, qui permet de rester en contact avec les manifestations les plus nouvelles de la musique noire américaine, en présentant à plusieurs reprises le musicien Archie Shepp, par exemple.

Parallèlement, un passionné des musiques d'avant-garde, Raymond Gervais, entouré de jeunes créateurs devant marquer la scène de la musique actuelle par la suite, présente des musiciens marginaux comme le pianiste sud-africain Dollar Brand. Par ailleurs, à Québec, l'événement de la Superfrancofête, tenu en 1974, fait connaître d'un coup des musiques africaines variées, crée pour elles un fort engouement et pave la voie à la présence constante de musiciens africains au Festival d'été de Québec jusqu'à aujourd'hui. Dès lors, le Québec, et surtout la métropole, apparaissent comme un carrefour, un lieu de va-et-vient, d'échanges où se côtoieront les différentes cultures de la diaspora noire.

Dans les années 1970, d'autres musiciens afro-américains, décideront de venir s'établir à Montréal. Nommons le contrebassiste Skip Bey qui se produira longtemps au Pub du Quartier latin et qui enregistrera un fort beau disque en duo, *Then and Now*, ou la

chanteuse Rana Lee qui, à la fois sur disque et sur scène, rendra, dans les années 1990, un hommage bien senti aux grandes divas du jazz vocal afro-américain. Mais dès ce moment, les communautés haïtiennes, sud-américaines et africaines se joindront de belle façon aux communautés francophone, anglophone et italienne dont la présence est très forte sur la scène du jazz. Au début des années 1970, le batteur Jean-Claude Montredon, qui exercera par la suite une influence prépondérante en Martinique et en Guadeloupe, passe un certain moment à Montréal. Vers la fin de cette décennie, les percussionnistes Alpha Ya Ya Diallo, originaire de Guinée, et Ricardo «El Kadi» Pellegrin, de Guinée-Bissau chercheront à tracer leur voie originale. Par la suite, les années 1980 marquent sans doute le deuxième temps fort de l'histoire du jazz québécois avec le succès manifeste de musiciens d'ici comme les membres du groupe de jazz-rock Uzeb, les pianistes Lorraine Desmarais et François Bourassa, l'ensemble du batteur Bernard Primeau et enfin le tandem Karen Young-Michel Donato. Le duo enregistrera notamment plusieurs pièces du grand musicien d'origine haïtienne Eval Manigat. Les années 1980 permettent aussi de découvrir la chanteuse d'origine sud-africaine Lorraine



Rana Lee «Dark Divas», enregistré à Montréal, en 1999. (Archives de l'auteur).

Klaasen, surnommée la «Reine des rythmes du monde», la chanteuse d'origine américaine Jeri Brown, le batteur Jean-François Fabiano, le chanteur brésilien Paulo Ramos.

Enfin, dans les années 1980 et 1990, alors que la musique gospel est écoutée comme jamais aux États-Unis, une formation d'ici, le Montreal Jubilation Gospel Choir, dirigée par le professeur Trevor W. Payne, s'impose comme

Festival international de jazz de Montréal. Photographies Michel Bazinet. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).





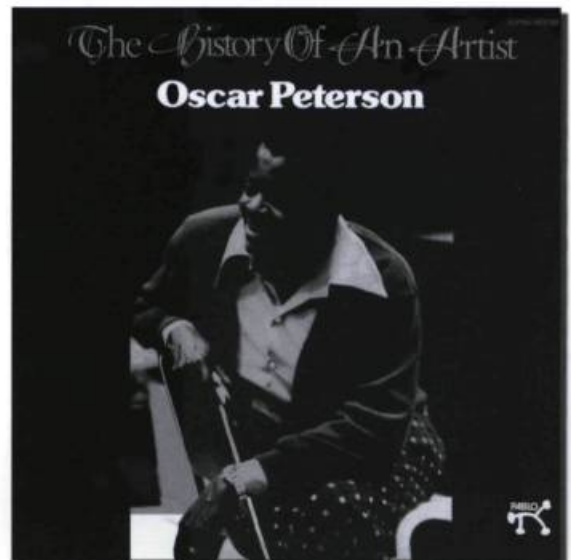
■ Festival international de jazz de Montréal. Photographies Michel Bazinet. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).

l'une des meilleures d'Amérique. Un album majeur, réalisé en 1996, *Hamba Ekhaya (Goin' Home)*, exprimera un retour aux sources (Afrique) très représentatif des musiciens afro-américains les plus dynamiques. Dans les semaines précédant Noël, le chœur donne chaque année une série de concerts qui sont très courus. Plus que jamais, en 2004, si le jazz québécois connaît un bel essor, c'est grâce au travail de diffusion qu'assurent les festivals et les compagnies de disques.

DE NOS JOURS

Aujourd'hui, le jazz québécois a atteint un niveau de qualité et de maturité qui n'a rien à envier aux domaines de la chanson, du théâtre, de la danse ou de la littérature. Seule la rareté des lieux de diffusion permet d'en douter. Des événements comme le Festival international de jazz de Montréal, qui vient de fêter ses 25 ans, ou le Festival de musique actuelle de Victoriaville

comblent, par intermittence, cette lacune, et offrent une scène aux musiciens d'ailleurs et d'ici. Le Festival des nuits d'Afrique, qui en est à sa dix-huitième année, en 2004, offre une tribune aux musiques populaires d'origine africaine. En 1995, le bassiste Warren Slim Williams aidait le chanteur Daniel Lavoie à donner une couleur plus soul à sa musique. En 1999, le chanteur Lilison Di Kanara, originaire de Guinée-Bissau, offrait un disque remarqué, *Bambatulu*. Le phénomène de métissage, observé en littérature et au théâtre, se reproduit dans la musique populaire. Encore maintenant, plusieurs instrumentistes d'envergure sont des gens de couleur; trois des batteurs les plus sollicités : Martin Auguste (qui joue souvent avec Karen Young), Tony Albino et Wali Muhammad (qui appartient entre autres au Montreal Jubilation Gospel Choir); deux des trombonistes les plus doués : Muhammad Abdul Al-Kabyr (qui fut pendant deux ans directeur musical de l'orchestre de Mercer Ellington) et Kesley Grant; deux des voix de blues les plus remarquables : Kim Robertson et Dawn Tyler Watson (qui incarne le premier rôle féminin dans le film *Jack Paradise*). Enfin, il faut souligner le travail exceptionnel de la maison de disques Justin Time, fondée par Jim West, qui a enregistré la musique des créateurs d'ici (Oliver Jones, Raneé Lee, le Montreal Jubilation Gospel Choir) et celle des musiciens de l'avant-garde afro-américaine comme David Murray ou le World Saxophone Quartet. C'est à travers cette filière que le pianiste new-yorkais originaire d'Ottawa, D.D. Jackson n'hésite pas à utiliser de jeunes loups canadiens comme le tromboniste montréalais Tom Walsh. Les maisons de disques et les festivals s'avèrent donc des rouages essentiels qui ont permis au jazz de se développer.



Oscar Peterson *The History of an Artist*, disque RCA pressé au Canada, C. 1975-Pablo Records inc. (Coll. Philippe Allard).



Miles Davis. *Miles Davis Greatest Hits*, disque Columbia KCS 9808. (Coll. Philippe Allard).

Le jazz québécois a atteint un degré de maturité rarement égalé et connaît une belle effervescence. Les cinq grandes universités ainsi que quelques collèges offrent des programmes sérieux d'études en jazz. Comme dans les autres grandes villes canadiennes (Toronto, Vancouver), cette musique n'aurait pas vraiment vu le jour ni pu évoluer sans une contribution importante de la communauté

noire. Montréal est devenue un carrefour où des musiciens vont et viennent, échantent leurs cultures. Depuis les années 1980-1990 en particulier, le jazz, à l'image d'une société québécoise réceptive, plurielle, métissée, s'est ouvert aux musiques populaires d'ailleurs. Encore récemment, les frères Diouf, connus pour leur travail avec les Colocs, viennent de faire paraître un fort beau disque de chansons faisant le lien entre le Sénégal et le Québec. Il reste à souhaiter que les instrumentistes, souvent confinés à accompagner les grands ténors de la chanson populaire, puissent sortir de l'ombre et faire connaître leur musique. Ce tour d'horizon ne prétend pas être exhaustif. Il vise surtout à mettre en lumière la présence des musiciens noirs dans le corpus musical québécois. ♦

Denys Lelièvre est chargé de cours à la Faculté de musique de l'Université Laval et animateur d'émissions sur le jazz à CKRL-MF.

Pour en savoir plus :

Stanley Péan. *Toute la ville en Jazz*. Montréal, Éditions Trait d'union, 2002, 248 p.

**L'Action
NATIONALE**

**DES IDÉES
POUR CHANGER
LE MONDE**

- Culture
- Politique
- Société
- Économie



Dix numéros/an
Étudiants : 22 \$
Canada : 42 \$
Autres pays : 70 \$

*S'abonner c'est planter un pays
au cœur d'une Québécoise,
au cœur d'un Québécois !*

L'Action nationale

425, boulevard de Maisonneuve Ouest, bureau 1002
Montréal (Québec) H3A 3G5
Téléphone : (514) 845-8533 – Télécopieur : (514) 845-8529
Site : <http://www.action-nationale.qc.ca>
Courriel : revue@action-nationale.qc.ca

En décembre
Le Jour de l'An
votre numéro d'hiver

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS

Abonnez-vous (418) 656-5040